

Mon atlas.

Qu'il était beau, le temps où l'atlas n'était encore qu'un livre. On pouvait le feuilleter pour laisser defiler les pays et les mers devant le regard contemplatif. Mon grand-père racontait qu'il possédait deux de ces atlas-livre-la. L'un était posé sur son "bureau". (C'était une table qui soutenait des feuilles de papier destinées à être couvertes de lettres.) L'autre atlas se trouvait dans la salle de séjour, parmi des "imprimés". (À cette époque, c'était comment on appelait les livres, les journaux, les magazines, la correspondance, et d'autres feuilles noircies mécaniquement.) Mon grand-père avait recours au premier atlas pendant son travail: il était "écrivain", c'est à dire fabricant de textes destinés à être imprimés. L'atlas lui permettait de localiser les événements qu'il s'efforçait de décrire. Il se servait du deuxième atlas pour voir, dans leur contexte, les événements qu'il s'appliquait à lire. Selon mon grand-père, l'atlas était un moyen pour à la fois tremper les réflexions dans le monde et pour les abstraire du monde.

Mais, disait mon grand-père, même à son temps le peu de fois avait déjà commencé à ronger, avec opiniâtreté, les atlas. La projection Mercator de l'année 1569, pourtant consacrée par la tradition, ne méritait plus confiance: elle déformait les proportions des terres. C'est pourquoi Winkel proposait, en 1713, une projection différente, moins "faussee": le Groenland n'y dépassait plus en grandeur l'Amérique du Sud, et l'Antarctique y devenait moins large. Mais cette projection avait des aspects peu familiers: l'Amérique du Nord s'inclinait sur l'Europe, et le Groenland s'étalait. En 1797 Peters proposait un pas dans la direction opposée: une projection aussi "faussee" que celle de Mercator, mais dans le sens contraire. L'Amérique du Sud et l'Afrique y devenaient oblongues et effilées, et l'Asie frappée de malformation. Le propos de Peters était de déshabiller Pierre pour habiller Paul.

Quoiqu'une telle manipulation des projections ait rendu la surface de la Terre de plus en plus monstrueuse, (on ne s'y habitait pas), les gens ne se rendaient pas compte de ce qui se passait. On croyait qu'il ne s'agissait-là que d'un problème technique: comment projeter une surface de sphère sur une surface plane? On croyait que ce problème se posait pour des raisons pratiques: vers le même temps on commençait à prendre la route polaire pour aller de l'Europe en Amérique du Nord, et cette route-là était faussée par la projection traditionnelle. Mais très vite d'autres doutes quant à la fiabilité des atlas s'annonçaient, qui indiquaient que le problème d'était pas seulement d'ordre technique.

Mon grand-père racontait que, sa vie durant, les atlas commençaient à s'étendre dans des directions surprennantes. Dans une de ces directions ils devenaient baroques. Dans les cartes dites "Géographiques" la mer cessait d'être uniformément bleue, mais les diverses tonalités de bleu en étaient à denoter le relief du sol océanique. Et une coloration verte, jaune, brune et blanche indiquait des plaines fertiles ou désertiques, des montagnes hautes ou basses. Dans les cartes dites "politiques" la coloration bigarrée permettait de distinguer les états dits "souverains", les régions dans ces états, et les territoires coloniaux encore existants à l'époque. Le lecteur se devait d'apprendre ce code de couleurs, qui n'était plus un acquis universel, mais qui variait d'atlas en atlas. Il était déjà

loin le temps ou la mer etait tout ce qui est bleu, et l'Empire britannique tout ce qui est rouge. Bien plus: le lecteur se devait de superposer les cartes "politiques" sur les "geographiques", les rendre transparentes pour son regard interieur, s'il voulait les lire correctement. La "nouvelle imagination", a present tellement evoluee, commencait deja, au temps de mon grand-pere, a etre mise en etat de mobilisation egenerale.

Dans une autre direction les atlas commencent a focaliser la surface de la Terre, comme dans le "zoom". Il surgissent ainsi des series de cartes toujours plus proches de la surface. Une carte des Etats Unis, suivie d'une carte de l'Etat de New York, suivie d'une carte de la ville de New York, suivie d'une carte de Manhattan, suivie d'une carte du Central Park. Ce "zooming" etait destine a permettre au lecteur d'encadrer un phenomene humain comme c'est le Central Park dans des phenomenes trans-humains comme ce sont les Etats Unis. Une autre technique avec le meme but etait celle de superposer une carte familiere sur une carte peu connue, les deux ayant la meme echelle. Par exemple, pour le lecteur francais, une carte de la France superposee sur une carte de la Chine. Les deux techniques etaient empruntees a la production filmique, qui etait importante dans le temps de mon grand-pere. Mais ceci avait des consequences inattendues. Les cartes en series employaient, toutes, les memes signes, mais en tant que symboles differents: la meme ligne qui, sur la carte des Etats Unis signifiait un fleuve, signifiait, sur la carte du Central Park, un chemin pietonnier. De facon que le lecteur devenait conscient de la conventionalisation deliberee des cartes, et il ne voyait pas, sur la carte, seulement le Central Park, mais aussi le propos du fabricant de l'atlas. Une autre consequence en etait qu'on ne pouvait plus feuilleter son atlas a loisir. On ne pouvait plus sauter la carte de l'Etat de New York dans sa serie, mais il fallait obeir a l'ordre de la sequence, si l'on voulait inserer le Central Park dans le contexte des Etats Unis. De facon qu'on se rendait compte d'etre manipule par l'atlas qu'on croyait manipuler.

Dans une troisieme direction les atlas commencent a introduire l'histoire dans la geographie. Il surgissent les atlas dits "historiques". Une serie de cartes d'Italie qui commencait par une carte montrant l'invasion de la presqu'ile par les Italiens, et qui se terminait par une carte montrant les divisions administratives de la Republique italienne. De telles cartes exigeaient des codes specifiques: un symbole pour "bataille", un autre pour "royume", un autre pour "capitale", un autre pour "abbaye". De tels codes etaient indechiffrables, sauf si l'on attachait une cle a la carte. Le propos etait de permettre une lecture bi-dimensionnelle de l'histoire, jusque-la lue seulement d'une maniere lineaire. Ces cartes avaient une consequence revolutionnaire pour la conscience du lecteur. Au lieu d'etre dans l'histoire comme un poisson dans l'eau, il etait convie a un face-a-face avec l'histoire. Mais! elles avaient aussi des consequences inattendues. Figurer les evenements sur des surfaces implique couper le courant de l'histoire en morceaux. C'est faire des photos au lieu de faire un film. L'histoire se transformait de fleuve en tas de grains de sable, et on la voyait d'une maniere quantique.

Comme il est impossible de représenter les liaisons fluides entre les événements sur des pages figées, le lecteur était obligé de faire ces liaisons lui-même. Il devait retourner de la page italienne à la page grecque, et avancer vers la page espagnole, s'il voulait lire son atlas. De cette façon le dynamisme de l'histoire se déplaçait de l'histoire elle-même dans la lecture. C'était le lecteur qui jouait avec l'histoire. En plus: il devenait clair que l'atlas ne montre que les événements capables d'être codés par les codes proposés. Voilà un choix historique qui n'est plus idéologique, mais technique. Et il y avait plus encore: L'atlas contenait des cartes peu habituelles, comme celle de l'histoire du Nigeria, pour dépasser l'eurocentrisme et pour permettre au lecteur une vision de l'histoire humaine dans son ensemble. Mais l'effet était contraire: le lecteur se rendait compte que toute histoire intéressante se déroule sur les cartes des régions occidentales. Il se demandait alors si cela correspond à la réalité historique, ou si c'est la conséquence du fait que les atlas historiques sont un produit de l'Occident. En somme: le lecteur devenait de plus en plus intéressé dans la représentation de l'histoire, et de moins en moins dans l'histoire elle-même. Ce n'étaient plus les événements, mais leur codification, qui le fascinaient.

Dans une quatrième direction les atlas commençaient à introduire la société dans la géographie. Il surgissait les atlas dits "encyclopediques". Des cartes montrant la distribution de l'humanité sur la surface de la Terre. L'échelle de ces cartes, ce n'étaient plus les kilomètres, mais le nombre des habitants, tout en gardant les contours des différents pays et leur position géographique. Ainsi l'Inde devenait trois fois plus grande que les Etats Unis, et la Chine occupait les trois quarts de l'Asie. Simultanément les pays étaient colorés suivant leur croissance démographique: vert pour la croissance zéro, des tonalités de brun pour une croissance plus grande. L'Occident était vert, le Tiers monde brun foncé. Mon grand-père disait que c'était une lecture dramatique. On voyait comment le Sud était en train d'engloutir le Nord. D'autres cartes montraient la puissance économique, militaire et technologique des divers pays, leur situation politique, culturelle et sociale, et les guerres civiles et internationales dont ces pays étaient les victimes. Mon grand-père disait que la lecture de telles cartes rendait valable le mot de Shaw qu'il faut pleurer en lisant les statistiques. Mais ces cartes avaient aussi des conséquences inattendues. On y voyait l'humanité comme une espèce de moisissure qui prolifère sur la surface terrestre, comme masse codifiable et calculable. Ceci permettait qu'on s'exclut soi-même de cette masse, et qu'on s'inclut parmi ceux qui font ces cartes. On n'était plus un homme sur terre, mais un homme qui codifie les hommes sur Terre.

Mon grand-père racontait que ces atlas-là lui causaient à la fois l'effroi et l'enthousiasme. L'effroi, parcequ'il sentait comment ces cartes, de plus en plus difficilement déchiffrables, s'introduisaient entre lui et le monde, et combien elles étaient indispensables à l'orientation dans le monde. L'enthousiasme, parceque ces cartes montraient comment la grisaille de la pensée linéaire conceptuelle était en train d'être remplacée par les formes et les couleurs d'une

nouvelle pensee imaginative. Il disait que la lecture de telles cartes etait pour lui comme une ouverture vers un futur a la fois troublant et plein d'espoir. Un futur dans lequel l'orientation deviendra de plus en plus difficile, mais dans lequel la science, la politique et l'art se reuniront, comme ils le faisaient deja sur ces cartes. Ces cartes etaient, d'hots et deja, des veritables syntheses entre l'art, la politique et la science. Mais mon grand-pere disait que, malgre cela, il retournerai toujours a ses cartes traditionelles, avec leurs formes familiares du vieux Mercato s'il voulait maintenir une relation significative avec le monde.

Ces conversations avec mon grand-pere me reviennent a l'esprit, toutes les fois que j'utilise mon atlas a moi. Et alors je suis pris de reve. Comment etait donc arme mon grand-pere dans son monde, malgre le peu de foi qui s'annoncait deja. Et qu'elles etaient naives ses craintes, trop bien fondees, au sujet de son futur, mon present a moi. Me voila devant mon petit ecran. Je lui ordonne de me montrer la table des matieres contenues dans le departement appele "atlas" de ma videotheque. J'appuie sur la touche correspondante, et voila qu'apparait sur l'ecran le Central Park, vu d'angles differents, et pendant des saisons differentes. Je fixe la vue aerienne en ete. Je m'interesse a un arbre specifique qui se trouve dans le parc. J'ordonne a l'ecran de me l'expliquer en consultant le departement appele "botanique" de ma memoire de videodisques. Apparait sur l'ecran l'image de l'arbre suivie d'un schema structurel et d'un dessin de son origine genetique. J'arrete, et j'ordonne a l'ecran de revenir sur le parc, et de me le montrer au 17eme siecle. Surgit sur l'ecran une reconstruction du paysage au temps voulu. Je m'interesse a un chapeau d'une dame qui se promene dans la scene. A ma question l'ecran repond qu'il peut consulter soit l'histoire de la mode, soit celle du protestantisme, qui se trouvent, les deux, dans mon programme video. Je lui ordonne de suivre l'histoire de la mode. Deux series d'images apparaissent: l'une horizontale, (les chapeaux du 17eme), l'autre verticale: (les chapeaux precedents). J'ordonne de projeter la serie verticale vers le futur. Apparaissent les chapeaux possibles dans les prochaines decennies, les plus probables mieux illumines que les moins probables. J'ordonne a l'ecran de me re-montrer un chapeau du 15eme qui m'intrigue. Et de me le montrer dans son contexte. Apparait ce chapeau dans tous ses details, une reconstruction de Paris au 15eme, une carte de Paris, de la France, de l'Europe et du monde a la meme epoque. Ceci me suffit pour le moment. J'ai saisi, grace a ma nouvelle imagination, un des nombreux aspects du Central Park qui sont dans mon programme.

Bien sur: un tel jeu de l'imagination avec mon atlas est infiniment plus riche, plus informatif, et plus beau que ne l'etait la lecture de l'atlas-livre. Et infiniment plus "createur". Je peux inclure dans ma memoire-video des images du Central Park que j'ai faites moi-meme. Je peux combiner mes images, faites par moi-meme ou achetees, selon des regles que j'elabore moi-meme. En effet, le jeu est tellement fascinant que j'ai de la peine pour l'interrompre et pour revenir dans ma circonstance dite "concrete", elle, si ennuyeuse par rapport de ce jeu. Neanmoins, le jeu me laisse un arriere-gout aigre, comme le font les drogues. C'est que je ne peux ne pas savoir qu'il s'agit d'un jeu avec des ombres, avec des modeles. Et que

je deviens moi-meme une ombre en jouant ce jeu. Il est vrai que c'est moi-meme qui fait mon programme, que c'est moi-meme qui fabrique certains de ces modeles, et que je suis "au dessus" des ombres en jouant le jeu. Mais il est aussi vrai que je vis de plus en plus en fonction de ce jeu, que je ne peux plus vivre sans lui. Que je suis donc programme par ce jeu, tout en le programmant. Que j'ai perdu maconcretite.

Il y a longtemps que je ne me pose plus la question de la relation entre le modele et le modele que mon grand-pere se posait. Il y a longtemps que j'ai abandonne toute question ontologique. Je sais, beaucoup mieux que ne le savait mon grand-pere, qu'etre une ombre est le sort de tout homme, ce joueur avec les ombres. Neanmoins, il y a une difference entre mon grand-pere et moi-meme, et elle est decisive. Lui, il avait du papier dans ses mains quand il jouait avec son atlas. Moi, je n'ai devant moi que des images electroniques, sans support substantiel palpable. Il jouait avec ses mains, et moi seulement du bout de mes doigts. Et quant a mes fils, ils auront un atlas qui obeira a leur voix. Or, quand les mains deviennent superflues, l'action, elle aussi, devient superflue. La conscience du vide de l'existence devient, alors, experience concrete. Qu'il etait beau, le temps ou l'atlas n'etait encore qu'un livre.